

BLIZZARD ENTERTAINMENT

# Une dernière carte

---

par

Robert Arjet

Nerissa Natoli marchait péniblement dans les rues ruisselantes d'Ouestmarche. Sous le crachin, les lumières brillaient d'un éclat surnaturel dans la pénombre montante du soir. Les créatures aperçues récemment dans la ville l'inquiétaient moins que le temps, anormalement froid pour la saison, avec un brouillard qui se chargeait de pluie juste assez longtemps pour rendre les pavés glissants et les allées traîtresses. Son luxueux manteau de laine la protégeait du froid, mais l'offense de devoir marcher sous la pluie l'emplissait de rancœur.

Il y a environ un an, elle aurait voyagé dans son carrosse, accompagnée de laquais. Mais un an auparavant, les créanciers n'avaient pas encore commencé leur ronde incessante à sa porte, chargés de lettres de débit et d'impayés. Toutes adressées à son mari. Ashton avait bon fond, se disait-elle. Mais la boisson et le jeu avaient fait vaciller plus d'un grand homme, et aujourd'hui il avait disparu, les dieux seuls savaient où, en emportant ce qu'il restait de la fortune familiale. Elle ne parvenait pas vraiment à lui en vouloir de sa faiblesse mais, en posant le pied dans une flaque glacée, elle sentit remonter l'aigreur qui lui rongait l'estomac.

En descendant une avenue résidentielle bordée d'arbres centenaires et d'élégantes demeures, elle repensa aux nombreuses fêtes costumées où elle avait emmené Elizabeth, dans ce même quartier, à l'époque où elle pouvait encore s'offrir de nouvelles toilettes. Comme la rue lui avait paru princière, alors, vue de la banquette d'une calèche ; mais la calèche avait suivi le même chemin que les nouvelles toilettes et, à présent, les arbres qui brandissaient leurs vieux membres dans la brume lui semblaient sombres et malveillants.

Elle avait gardé les chevaux aussi longtemps que possible. Ils avaient marqué visiblement le rang de sa famille et, après leur vente, il était devenu impossible de maintenir toute illusion d'opulence. Foulant le pavé comme un vulgaire manant, elle maudit le destin d'un soupir et fit à nouveau le vœu de voir revenir Ashton, fortune intacte et maître de ses faiblesses. Elle n'était pas du genre à chasser les chimères mais il ne lui restait guère d'autre source de réconfort. Elle trouverait un moyen, se dit-elle. Elle ne permettrait pas que sa sœur achève sa vie en vieille fille pauvre. Cette simple pensée suffit à affirmer sa détermination : quoi qu'il arrive, quel qu'en soit le prix, elle trouverait un moyen.

Elle tourna un coin de rue et vit sa destination se dresser devant elle tel un sinistre mur de roche. Ce n'était en fait que la maison relativement modeste d'un certain Vincent Dastin, marchand prospère (quoique vulgaire) et prêteur sur gage, mais, dans son imagination, elle la dominait de sa masse patibulaire et implacable. Elle examina la porte d'entrée avec appréhension. Un an auparavant, elle aurait envoyé un valet porter son message et attendu dans sa voiture en sirotant un excellent vin du Kehjistan. Mais ce soir, elle dut elle-même marcher à longs pas vers la porte, mortifiée à l'avance par la honte de devoir demander... non, implorer la patience de cet homme.

Elle arriva à l'entrée et leva la main vers le heurtoir, empoigna le métal froid en puisant au plus profond de sa volonté, et le laissa retomber contre le chêne de la porte. Qui pivota presque immédiatement sur des gonds bien huilés.

« Oui ? » demanda le rondet domestique qui lui ouvrit. Elle trouva son sourcil levé un peu insolent mais réprima sa colère : après tout, elle était ici pour solliciter le salut de sa

maison, et elle soupçonnait son désespoir d'être évident, même aux yeux d'un serviteur. En apprenant qu'Ashton avait hypothéqué le manoir familial pour faire un emprunt, elle avait eu l'impression que son monde s'écroulait. Jusque-là, elle n'avait jamais su ce que ressentait un débiteur, jamais vraiment connu la suffocante détresse qui accompagnait l'accumulation de factures ou d'obligations impossibles à payer. Et la maison... la maison était encore autre chose. La perdre reviendrait à perdre tout refuge et leur dernier espoir de reprendre place dans la société d'Ouestmarche, de sortir un jour de cet abîme creusé par Ashton. Et de trouver un bon parti pour Élizabeth.

Rassemblant sa dignité, elle informa l'homme d'un ton poli mais ferme : « J'aimerais m'entretenir avec maître Dastin. » Elle se souvint alors qu'elle n'avait été précédée d'aucune introduction, et ajouta : « De la part de Nerissa Natoli. »

Au terme d'un silence dont la longueur confinait à l'inacceptable, le domestique lui répondit à sa grande indignation : « Je vais voir si maître Dastin est présent, » et referma la porte.

C'en était trop. Être laissée à la porte comme un mendiant ou un vulgaire colporteur était une insulte qu'elle n'était pas en mesure de supporter. Elle décida qu'elle allait entretenir Dastin de l'incorrection de ses domestiques.

En attendant, elle repensa aux circonstances de son départ ce soir-là. Élizabeth l'avait implorée de rester jouer aux cartes avec elle, et elle sourit presque malgré elle. Cette enfant aurait été capable de danser de joie dans une maison en flammes. Mais, d'une certaine manière, la maison Natoli était effectivement en plein incendie et ce serait elle,

Élizabeth, la première victime. Elle était jeune et belle, mais aussi sans le moindre espoir de mariage tant que sa dot ne serait pas restaurée. Nerissa bannit de son esprit toute idée des maisons closes et des antres de jeu où l'héritage de sa sœur avait été dilapidé, mais sentit son cœur s'endurcir. Ashton avait bon fond, se força-t-elle à se rappeler.

La porte s'ouvrit à nouveau et, alors qu'elle se préparait à entrer, le domestique lui annonça avec un ton sans la moindre équivoque : « Le maître ne reçoit pas aujourd'hui. »

Elle se figea, pied levé vers le seuil. Avait-elle bien entendu ? Ce marchand parvenu lui refusait audience ? Le sang lui monta aux joues mais elle devait se contrôler ; une scène à cet instant ne ferait qu'ajouter à l'humiliation. Sa mère lui avait souvent répété qu'on reconnaissait une vraie dame de la haute société à la manière dont elle soutenait un affront, et Nerissa n'allait pas offrir à cet insolent valet – ni à son fruste maître – la satisfaction de la voir se comporter autrement qu'avec la courtoisie la plus élégante. Elle se reprit et répondit simplement : « Très bien, » avant de tourner les talons d'un mouvement gracieux.

Elle rentrait chez elle, foulant les pavés désormais trempés. La pluie battait pour de bon à présent, et les reflets des bougies et des lanternes dansaient confusément à la surface des flaques qu'elle s'efforçait d'éviter. Sa colère commença à se dissiper, laissant place à la peur et au désespoir. Sous le choc de l'affront de Dastin, elle avait occulté les conséquences de son renvoi : il venait de lui refuser toute chance de négocier un report de sa dette.

D'implorer le salut de leur foyer. La situation avait été terrible avant son arrivée, mais elle se rendait compte qu'elle était bien à présent bien plus grave.

Elle était perdue dans ses pensées quand un hennissement l'y arracha soudain. Elle releva les yeux sous l'assaut des gouttes et se rendit compte qu'elle ne reconnaissait pas la rue dans laquelle elle se trouvait, une rue étroite, sombre et sinueuse comme une forêt un soir de pluie. Elle connaissait parfaitement les belles avenues et les grands boulevards d'Ouestmarche, mais cette ruelle étriquée était d'une menaçante singularité.

Elle se retourna pour chercher la source du bruit et entendit un nouveau hennissement accompagné du vacarme des roues d'un carrosse. Pestant contre le brouillard, elle regarda tout autour d'elle, se demandant ce qui, du véhicule invisible ou de la rue sinistre, l'effarait le plus. Et soudain, un cheval à la robe de jais jaillit devant elle, retenu par des rênes brusquement tendues. Elle manqua de tomber à genoux, mais l'animal s'immobilisa promptement et le cocher la regarda placidement.

Elle ne reconnaissait pas la livrée portée par l'homme, mais sa coupe était passée de mode depuis une bonne génération. Elle inclina à nouveau la tête ; la honte de sa situation n'en était que plus cuisante face à un représentant d'une vieille famille, de haute naissance. Mais elle releva brusquement les yeux à l'appel de son nom.

« Nerissa ? »

C'était une voix âgée, douce et prévenante mais complètement inconnue. Elle s'approcha de la fenêtre, au panneau de bois tenu ouvert par une main délicate, quoique

marquée par l'arthrose, et s'efforça de déceler un visage dans l'ombre de l'habitacle.

« Oui ?

— Ne reste pas sous la pluie, ma fille. Tu dois être trempée. Nathaniel, veuillez lui ouvrir la porte. »

Le cocher descendit de son siège avec une grâce toute déférente et la porte s'ouvrit sans un bruit. Elle le remercia d'un hochement de tête digne et monta, trop intriguée pour se rappeler sa honte et sincèrement reconnaissante de l'abri offert.

Ses yeux commencèrent à s'habituer à l'obscurité tandis qu'elle prenait place sur le banc, et elle distingua un visage joufflu et ridé encadré d'une cascade de boucles grises, et un corps recroquevillé par l'âge à des dimensions presque enfantines. Elle fouilla dans sa mémoire pour y retrouver le nom de cette femme, mais en vain : elle n'avait pas l'ombre d'un souvenir de cette personne qui la connaissait manifestement et qui, contrairement à une partie grandissante de la société de la ville, était disposée à la traiter avec prévenance.

« J'en suis absolument navrée, finit-elle par bégayer sous l'œil bienveillant de son hôtesse, et vous me trouvez en bien mauvaise posture. Je suis incapable de me rappeler où nous nous sommes rencontrées. »

La femme sourit avec indulgence et lui tapota le bras d'une main sèche comme un vieux parchemin. « Ne t'en fais pas, trésor. Nous ne nous sommes jamais rencontrées, il n'est pas très étonnant que tu ne t'en rappelles pas. » La stupéfaction se peignit sur le visage de Nerissa. Le sourire de la femme s'accrut et elle reprit : « Je suis une très vieille

amie de ta famille et je garde un peu l'œil sur toi. »

Venait-elle de lui lancer un clin d'œil ? Nerissa n'en était pas sûre. Mais elle eut soudain le souffle coupé en imaginant se trouver face à une vieille tante perdue de vue et à la tête d'une petite fortune qu'elle ne demandait qu'à dispenser, à elle et Élizabeth. Elle fut tout de suite mortifiée de ses propres pensées, mais leur situation était si désastreuse que le moindre sauveur potentiel devait être approché avec le plus grand soin.

« L'œil sur moi ? Alors... Alors vous devez savoir... » Elle ponctua la phrase d'un élégant geste de main pour indiquer la descente de sa famille vers le dénuement, des circonstances qu'il était préférable de ne pas formuler en bonne compagnie. La femme eut un hochement de tête imperceptible.

« Oui, trésor, j'ai bien peur que oui. Et aussi étrange que cela puisse paraître... » Elle tourna les yeux vers la fenêtre, contemplant un instant la pluie avant de reprendre avec une troublante fixité du regard : « Il se pourrait que j'aie une solution à ta, hum, situation. »

Par politesse, Nerissa s'efforça de rester impassible, mais son cœur se mit à bondir d'anticipation. L'identité de son interlocutrice la confondait toujours, mais la perspective de rencontrer un sauveur était soudain devenue plus que concevable : réelle. Elle pesa ses mots avec soin.

« Une solution ?

— Il se *pourrait*, oui. Enfin, si... Aimes-tu jouer aux cartes ? »

Elle trouva le changement de sujet peu opportun mais hocha la tête. En fait, elle était connue dans toute Ouestmarche comme l'une des plus habiles mains de la ville. Elle n'avait jamais succombé comme Ashton à la fièvre du jeu, mais avait à l'occasion délesté de leur bourse plus d'une rivale de la haute société lors de tournois « amicaux » de destinée ou d'oies sauvages. La vieille femme le savait-elle ? Lui lançait-elle un défi ? Elle se demandait que penser. Ashton avait joué les biens de leur foyer et perdu ; pourrait-elle tout regagner de la même manière ? L'idée manqua de lui tourner la tête, mais elle se contenta de répondre avec un sourire : « Oui. Oui, il m'arrive de jouer. »

Elle descendit du carrosse à la porte de sa maison, notant avec satisfaction que la pluie avait cessé. Les nuages avaient même quitté le ciel et les étoiles, par milliers, illuminaient la ville endormie. Elle se retourna soudain et rattrapa la porte avant qu'elle ne se ferme.

« Vous m'en voyez navrée, mais je ne connais toujours pas votre nom.

— Oh, mais quelle écervelée je suis, je ne te l'ai pas dit. Je m'appelle Carlotta.

— Très bien, Carlotta. Je vous attends demain soir. Êtes-vous sûre de ne pas vouloir dîner avec nous avant la partie ?

— Oui, trésor. J'aime dîner seule. » Et sur ces mots, elle ferma la porte et couvrit la fenêtre de son volet de bois, et le carrosse s'élança dans la rue.

Comme dans un rêve, Nerissa gravit les marches du portail. La femme était sans doute une vieille rentière et cherchait une excuse pour partager sa fortune avec Élizabeth et elle. Bien sûr. Cette partie de cartes n'était qu'une comédie polie, une complaisance à usage social pour éviter toute apparence de charité. Ou bien, Carlotta était sincère et plus intéressée par une partie à l'enjeu élevé que par leur bien-être. *Fort bien*. Elle avait déjà entendu parler – et même vu de ses yeux – de comportements bien plus excentriques encore dans la vieille bourgeoisie d'Ouestmarche. Si cette Carlotta cherchait une belle partie de cartes, elle se ferait un plaisir de la lui offrir.

Le soir suivant, alors que l'ombre du crépuscule s'étendait sur la maison, Nerissa se morfondait dans son boudoir. Et si Carlotta était aussi sénile qu'elle en avait l'air et oubliait leur rendez-vous ? Et si tout cela n'avait été qu'une cruelle plaisanterie ? Et si... ?

Elle se redressa et s'efforça de calmer sa nervosité, puis balaya la pièce du regard : les plus beaux meubles qui n'avaient pas encore été vendus, deux lampes à huile bien lustrées, aux flammes vives, un plateau portant une de leurs dernières bouteilles de vin du Kehjistan et deux verres, et, bien évidemment, un jeu de cartes posé sur la surface mate et lisse de la table.

Elle avait choisi les cartes avec soin, un jeu décoré des armoiries de la famille Natoli. Elle aimait l'idée, quitte à jouer ce soir l'avenir de sa maison, de le faire avec des cartes symbolisant cet enjeu.

Oui, l'enjeu. Elle examina à nouveau le coffret satiné qu'elle avait posé près des cartes. Il contenait tous les bijoux qu'elle avait pu rassembler, une fortune pour l'homme de la rue mais une mise bien mince pour tenter de recouvrer la fortune familiale. Elle savait qu'elle devrait enchaîner les victoires pour remettre la famille sur pied, sans pour autant effrayer cette chère vieille dame par une réussite trop agressive. Il lui faudrait de la finesse, de la délicatesse, et le plus grand doigté.

« Nerissa ! Regarde ! »

Elle fut arrachée à sa rêverie par l'irruption enjouée de sa sœur dans la pièce. Elizabeth semblait couverte des pieds à la tête de grandes feuilles voltigeantes, de couleur cramoisie, ocre ou orange. Nerissa eut d'abord un mouvement de recul mais parvint à sourire devant la joie qui ensoleillait le visage arrondi et lumineux de sa sœur. Il lui arrivait de lui en vouloir de son apparente indifférence à la tragédie qui les frappait, mais elle ne pouvait qu'être envoûtée par sa beauté et sa vivacité inouïe. Elle serait un parti parfait pour bien des hommes de la haute société d'Ouestmarche, et même certains de la petite noblesse, si seulement elle avait une dot convenable. Mais celle-ci avait été livrée aux créanciers d'Ashton et Elizabeth n'avait plus comme perspective qu'une longue vie de solitude ou, pire, un mariage avec un ambitieux roturier pressé de s'acheter le nom de Natoli. Nerissa tressaillit à cette idée et s'efforça de garder le sourire pendant que sa sœur bondissait partout dans la pièce, improvisant une sorte de caracole.

« Alors ? Tu as trouvé ce que je suis ? »

Elle ravalait les quelques répliques mordantes qui lui venaient à l'esprit et opta pour

l'indifférence feinte : « Je ne sais pas... Le fou du roi ? »

Élizabeth sembla se figer en plein bond et fixa sa sœur d'un air stupéfait. « Le fou ? Me prendrais-tu pour une bouffonne, sœurette ? » Sa tentative d'air sévère se solda par un sourire qui éclata en un trille mélodieux, et elle courut autour de Nerissa en manquant de la renverser. « La fête des Lancaster est dans deux semaines, et pour une fois, je pourrai y aller ! »

Elle saisit Nerissa par les épaules avec une joie enfantine, pour faire enfin comprendre la situation à sa vieille et terne grande sœur : « Tu as dit que je ne pouvais plus aller chez eux parce que nous n'avons plus les moyens d'acheter de nouvelles robes. Mais madame Lancaster a dit que cette fois, tout le monde doit fabriquer son propre costume ! Je vais donc y aller ! »

Elle s'éloigna d'un bond et prit la pose. Nerissa reprit l'équilibre et vérifia que le jeu de cartes et le vin n'avaient pas été dérangés.

« Le thème de la fête est le passage du temps, fit la jeune fille d'un air faussement sérieux. Alors, tu devines ce que je suis ? »

Nerissa se retourna vers elle et l'examina. En y regardant de plus près, Élizabeth était couverte de fragments de tissu et de parchemin soigneusement piqués sur une vieille robe brune. Elle tenait à jouer le jeu, mais l'heure n'était malheureusement pas aux devinettes. « Un arbre ? »

Élizabeth abandonna sa pose d'un air impatient et vit voler ses boucles. « Mais

non, espèce d'empotée ! Je suis l'automne. Tu ne vois pas mes feuilles ? » Et un instant, Nerissa distingua une trace d'inquiétude réelle dans ses grands yeux bruns, le début d'incertitude d'une pauvre fille qui, après tout, ne portait qu'une robe de l'année dernière hâtivement enjolivée de lambeaux de gaze et de parchemin. Elle se sentit fondre et enlaça sa sœur : « Mais évidemment que si. Tu es l'automne incarné. Tu vas être la coqueluche de la soirée.

— Eh oui ! » Élisabeth s'arracha à son étreinte d'un geste impérieux et gloussa. « Oh, merci, Nerissa. Mais maintenant, il faut vraiment que je retourne découper mes feuilles. Maurice m'aide, mais ça prend tellement de temps ! »

Et elle s'éclipsa en virevoltant comme un esprit farceur. Nerissa poussa un soupir, mais se rendit compte que son anxiété avait disparu. Elle prit le jeu de cartes et se mit à le battre négligemment. La maison comptait beaucoup pour elle, mais le véritable poids qui pesait sur son cœur était le sort d'Élisabeth. Recouvrer assez de leur fortune pour la marier la soulagerait plus que tout, et dissiperait la honte qui la hantait chaque jour à l'idée du déclin social de sa sœur. *Il faut un bon mariage à Élisabeth*, se dit-elle, serrant les dents avec impatience. C'était à nouveau à sa portée, et elle comptait bien s'en assurer ce soir.

« Oh, non, trésor, j'ai bien peur d'avoir renoncé pour de bon à l'alcool. » Carlotta repoussa le verre de vin proposé d'un geste de sa minuscule main, et Nerissa le reposa sur

la table, un peu déçue. L'alcool pouvait parfois offrir un léger avantage, mais elle n'avait pas compté dessus. Elle était alerte, en pleine possession de ses moyens, presque impatiente de commencer à jouer.

« À mon âge, tu sais... Il y a certaines choses que l'on est obligée d'abandonner. » Carlotta eut un sourire complice et Nerissa répondit d'un rire poli, même si elle ignorait tout de l'âge de cette étrange femme. Elle avait manifestement dépassé le stade d'*antique* sans atteindre tout à fait celui de *mort*, mais c'était là bien tout ce qu'elle en pouvait en dire.

« Alors, sourit Nerissa. À quoi jouons-nous ce soir ? Au point du jour ? À la destinée ? Aux oies sauvages, peut-être ? » Elle pria pour ce dernier, un jeu emprunté au Kehjistan, car elle en maîtrisait particulièrement bien le rapide système d'enchères. Mais elle était prête à jouer à n'importe lequel d'entre eux, ou même à un autre suggéré par son invitée.

« Oh non. Les oies sauvages, cela va beaucoup trop vite pour moi. Je préfère quelque chose de plus simple. De très, très simple. » Carlotta hocha la tête comme pour acquiescer à ses propres paroles, et Nerissa attendit qu'elle nomme son choix. Elle sentit la tension commencer à monter et but une gorgée de vin.

« Mais d'abord, siffla Carlotta en empoignant le pommeau d'une canne d'ébène, qui semblait bien plus massive que nécessaire pour soutenir un corps aussi chétif, déterminons l'enjeu. Nous devons fixer... l'enjeu. » Avant de prononcer ce dernier mot, elle avait semblé se raidir, se contracter de manière mystérieuse.

Nerissa finit le verre de vin et le reposa maladroitement sur la table. Elle prit le

coffret satiné, le présenta avec fierté et l'ouvrit. Le contenu étincelait. « J'ai mes bijoux, expliqua-t-elle aussi dignement que possible, et certaines pièces sont dans ma famille depuis des générations. Celle-ci, par exemple, ajouta-t-elle en sortant un peigne de parure en fil d'or décoré d'un grand saphir, fut offerte à ma grand-mère le jour de ses noces. Ou celle-ci, continua-t-elle en retirant avec grand soin un stylet au fourreau serti de trois rubis, était portée à la cour par mon grand-oncle. Ce n'est qu'une arme d'apparat, mais il se voyait grand soldat. » Elle eut un rire d'autodérision, mais Carlotta l'enserra de ses yeux d'acier, très troublants. Elle reposa le couteau dans le coffret et attendit la réponse de la vieille femme.

« Non, souffla celle-ci sans la quitter un instant du regard. Non, je crois qu'il vaudrait mieux un enjeu plus... important. » Elle balaya un début d'objection d'un imperceptible mouvement de main. « Je crois que nous devrions prendre le plus important qui soit. Dis-moi, trésor, que désires-tu le plus au monde ? »

Nerissa hésita. Elle se demandait si son invitée délirait, plaisantait, ou si c'était autre chose. Était-ce là une manière de proposer de solder toutes les dettes de la famille ? Les possibilités lui donnèrent le tournis.

« Mais avant de répondre, fais bien attention à ce que tu souhaites. Nos vœux ont souvent l'habitude de se retourner contre nous. » Elle sourit, et Nerissa comprit brusquement qu'il s'agissait d'une mise à l'épreuve. Évidemment. La vieille dame ne proposait pas seulement d'éponger sa dette : elle la testait pour voir ce qu'elle dirait. Elle formula sa réponse avec soin, comme s'il s'agissait de la lancinante détresse d'une femme loyale et non

d'un calcul économique prémédité.

« J'aimerais voir mon cher mari, Ashton, revenir. Sobre, guéri de sa passion du jeu et en pleine possession de sa fortune. » Elle essaya de donner l'impression que ce dernier point n'était qu'un ajout et non son désir le plus ardent.

« Très bien, trésor. Et en retour ? Que possèdes-tu de plus précieux au monde ? Qu'as-tu qui ait toujours été au plus profond de toi et que toi seule peux donner ? »

Nerissa se piquait de vivacité au jeu des devinettes et manqua de rétorquer : « Mon cœur, » devant l'évidence. Mais l'idée que cette mégère décrépie puisse réclamer son cœur faillit la faire éclater de rire. Alors elle observa l'étrange éclat dont brillait l'œil de Carlotta et hésita à nouveau. Quelle pouvait donc être la réponse ? Elle comprit soudain, et elle adressa un sourire de douce indulgence à la vieille femme, du genre que l'on réserverait à un enfant quémendant une friandise avant le dîner.

« J'aimerais vous laisser le choix, bien sûr. Contre mon plus grand désir, je mise celle de mes possessions qui vous siéra.

— D'accord, » rétorqua Carlotta presque avant qu'elle ait terminé. La brusquerie de son acquiescement l'interloqua, et l'éclat qui animait le vieux regard sembla fugacement prendre un reflet plus profond, presque métallique. Avait-elle rêvé ? Elle se reprit et se versa un nouveau verre de vin. Cette vieille jouait avec son esprit. Ou c'était simplement, de manière plus réaliste, la tension et l'anxiété couplées à la perspective renversante d'éponger les dettes de la famille qui lui mettait les nerfs à vif. Elle examina soigneusement

son interlocutrice et ne vit que des joues tombantes sur les lignes profondément tracées d'un visage replet habitué aux sourires et au rire. Elle s'en voulut d'avoir vu du mal chez cette femme. Elle était fantasque, sans aucun doute, mais aussi prête à la sauver. C'était une vieille excentrique inoffensive, et si elle tenait à miser un enjeu imaginaire avant de leur faire don de sa fortune, alors elle l'accepterait. Nerissa était prête à chanter des comptines et jouer à cache-tampon si c'était le souhait de cette pauvre vieille, tant que l'or et l'argent étaient au rendez-vous.

« Très bien. » Carlotta prit les cartes et coupa le jeu d'un habile geste de la main. « C'est un jeu très simple. Je vais tirer une carte, puis toi, et nous continuerons jusqu'à ce que nous en ayons chacune trois. Nous les révélerons ensuite une par une. » Elle inclina la tête comme pour demander si Nerissa la suivait toujours. « À la fin, celle qui aura la carte la plus haute aura gagné. »

Comment ? Nerissa était plus que jamais sûre que son interlocutrice était sénile. Il n'y avait aucune technique, aucun jeu, ce n'était que pur hasard. Allait-elle jouer le reste de la fortune familiale sur une simple carte ? Tout en Carlotta avait indiqué qu'elle recherchait un jeu stimulant, mais ce qu'elle proposait n'était qu'un pari idiot sur un hasard total. Mais c'était elle qui possédait des richesses qu'elle pouvait choisir ou non de dispenser, et Nerissa était décidée à tout faire pour lui complaire.

« La plus haute carte. Mais certainement. » Elle fit signe à Carlotta de tirer. Cette dernière hocha lentement la tête et ses boucles blanches dansèrent légèrement ; puis elle avança la main et prit une carte. Nerissa l'imita, et elles en eurent bientôt trois chacune

devant elles. Sans un mot, Carlotta retourna sa première.

« Oh, flûte, » murmura-t-elle avec un gloussement enfantin. C'était un trois de couronne, qui avait peu de chance de gagner. Elle se mit alors à fixer Nerissa d'un regard avide, mains jointes sur les cuisses. Un peu déstabilisée par cette intensité, Nerissa retourna sa première carte, pressée d'en finir pour pouvoir passer aux choses sérieuses, et dévoila le douze de serpent. Un résultat qui n'était pas si mauvais que cela.

Carlotta retourna sa deuxième carte, le sept de serpent, et leva vers Nerissa les mêmes yeux brûlants d'avidité. Nerissa hésita. Il n'y avait pas à réfléchir, aucune stratégie à élaborer, mais l'idée de tirer les cartes à l'aveuglette jusqu'à la dernière ne lui plaisait vraiment pas. Elle hésita entre les deux et finit par retourner le huit de lion.

Elle se détendit un peu. Tout cela était idiot. Ce jeu était idiot, son enjeu était idiot, et cette vieille femme l'était manifestement aussi. Mais le vrai jeu et son véritable enjeu étaient, eux, tout ce qu'il y avait de plus sérieux. Elle se demanda comment aborder la suite une fois la partie terminée. Elle avait toujours su lire les visages et comportements de ses adversaires, et elle examina Carlotta dont la main était figée au-dessus de sa dernière carte.

Elle ne put réprimer un sursaut en apercevant l'impératrice de couronne. Ce serait difficile à battre. Carlotta détacha les yeux de sa carte, et son regard avait presque l'éclat de celui d'un prédateur. Nerissa eut un mouvement de recul, puis se reprit. Quelle était donc cette folie ? Elle avait devant elle une charmante vieille femme prête à faire don d'une fortune à sa famille, et voilà qu'elle se prenait à cet enjeu imaginaire comme s'il avait le moindre sens. Elle rit doucement et sourit à sa bienfaitrice. « Eh bien, il semble que vous

ayez l'avantage à présent, ma chère. Voyons ce que je peux faire... »

En voyant l'impératrice d'étoile, elle sentit une vague de soulagement déferler en elle. Avec un claquement de langue pour seule réaction, Carlotta se redressa, se leva, et quitta la pièce avant que Nerissa ait eu le temps de proposer une revanche. Cette dernière lui courut après, à moitié paniquée à l'idée de l'avoir offensée ou d'avoir raté sa chance.

« Bien joué, trésor. Je trouverai la sortie toute seule. » Carlotta n'avait même pas tourné la tête. Nerissa s'efforça en vain de ne pas prendre un ton suppliant. « Faisons une nouvelle donne, voulez-vous ? Vous avez bien failli gagner. Peut-être voudriez-vous un verre de blanc du Kehjistan, ou un...

— Je te l'ai dit, trésor, j'évite l'alcool. Mais je peux repasser demain soir, si tu le veux.

— Oh, mais oui, assurément. Je vais...

— J'ai bien dit *si tu le veux*, trésor. Alors réfléchis bien à ton choix, d'ici à demain soir. »

Et sans un mot de plus, elle franchit la porte. Nerissa secoua la tête. Apparemment, il lui faudrait choyer sa proie plus longtemps que prévu pour la convaincre d'aider sa famille. Elle avait eu l'impression de lire en elle comme dans un livre grand ouvert, mais s'attendait désormais à de nouvelles surprises.

En regardant le carrosse s'éloigner depuis l'embrasure de la porte, elle se rendit compte à quel point la température avait baissé. Un froid humide et mordant lui perçait la

chair à présent, alors que la soirée était clémente encore une heure auparavant. Et toujours cette brume, qui semblait monter du sol comme un être animé prenant corps pour quelque diabolique dessein.

Elle retournait avec soulagement vers la chaleur et la lumière de l'intérieur – avec peut-être l'idée de se servir un verre de vin – lorsqu'un tumulte vint rompre le fil de ses pensées. C'était un bruit lourd et laborieux, bien différent des discrets craquements de la voiture de Carlotta. Elle plissa les yeux pour tenter de percer les volutes de brouillard.

Elle inclina la tête avec agacement en voyant un grand chariot se matérialiser lentement à travers la brume et se traîner jusque dans sa cour. Le conducteur était plié sur le siège comme un troglodyte dans sa grotte. Quel marchand pouvait donc bien effectuer des livraisons à une heure pareille ? Et par l'entrée principale, avec ça. Pensait-il que parce qu'elle vivait une passe difficile, les règles élémentaires de bienséance ne s'appliquaient plus ?

« Madame Natoli, s'il vous plaît ? » L'homme à la large carrure descendit de son siège et tira un parchemin de sa ceinture.

« Oui, je suis madame Natoli. Qu'apportez-vous chez moi à cette heure de la nuit ?

— Euh, votre mari, j'en ai bien peur, m'dame. »

Elle se sentit chanceler en apercevant le grossier cercueil en bois posé dans le chariot. Maurice courut à son côté et elle s'appuya sur lui, le souffle soudainement coupé.

« Ashton ? Il est... mort ? »

L'homme aux traits rudes la regarda avec commisération. « Oh, nom d'un sort, vous le saviez pas ? Je suis vraiment navré, m'dame. J'aurais pas voulu vous l'apprendre comme ça. C'est vraiment pas bien, ça non. »

Il lui tendit le parchemin et elle le prit dans ses doigts gourds. Elle cherchait quelque chose à dire, n'importe quoi, pour briser la douleur qui lui déchirait la poitrine. « Et... Et ses possessions ? Où sont-elles ? »

L'homme piétina sur les marches et secoua la tête. « Euh, ben c'est qu'il a tout sur lui. "Son linceul pour toute fortune," comme qu'on dit, hein ? »

Elle sentit son visage blêmir et l'homme tourna la tête d'un air inquiet. « Alors je l'emmène à la porte de derrière, hein ? » Il remonta sur son siège. Elle acquiesça sans un mot et regarda le chariot quitter la cour en direction de l'entrée du personnel. Elle vit qu'elle avait encore le parchemin dans la main, et le déplia en essayant de lire à travers les larmes qui lui embuaient les yeux.

L'écriture était irrégulière et difficile à déchiffrer, mais la nature du document ne faisait pas le moindre doute : une facture de livraison.

Élizabeth, pour une fois, était inconsolable. Peut-être la nouvelle de la mort de son beau-frère lui avait-elle enfin fait prendre un peu conscience de l'étendue de leur malheur.

Ashton, qui s'était beaucoup retrouvé dans sa gaieté et son approche très enfantine de la vie, avait eu pour elle une affection particulière, et elle était secouée de tels sanglots que Nerissa fut forcée de s'extraire à l'abîme de sa propre peine pour prendre un peu soin d'elle. Elle essuya ses larmes et chercha comment consoler sa sœur. « N'oublie pas la fête des Lancaster, ma puce. Il faut que tu termines ton costume. Pourquoi ne vas-tu pas demander à Maurice de t'aider à découper des feuilles ? »

Élizabeth hocha la tête et sortit, la laissant à ses noires pensées. Elle en savait trop sur les démons ou la sorcellerie pour ne voir en tout cela qu'une simple coïncidence, mais elle ne voyait pas la moindre explication sensée. Elle se sentait idiote d'imaginer de telles choses mais Ouestmarche n'avait pas manqué d'histoires de ce genre récemment, elle n'en avait pas le moindre doute. Pendant un instant, elle fut submergée par la panique : cette vieille mégère, cette sorcière, avait tué son mari. Et à présent elle voulait impliquer Élizabeth. Quel ignoble destin pouvait-elle bien... ?

Elle secoua violemment la tête. Tout ce qui comptait, c'était que la femme serait de retour ce soir, et qu'elle devait être en pleine possession de ses moyens pour infléchir le sort comme elle le savait possible.

« Madame ? Madame, je... ? Madame, vous avez de la visite. » Maurice n'avait manifestement pas été prêt à voir Carlotta franchir ainsi la porte à peine ouverte, et il trottait sur ses talons comme un poussin désespéré en se tordant les doigts, essayant d'alerter sa maîtresse sans pouvoir se résoudre à vraiment élever la voix.

Nerissa se leva du banc sur lequel elle réfléchissait à l'arrivée de Carlotta et se dirigea vers la balustrade qui surplombait l'entrée et le grand escalier. Maurice courait encore après la vieille femme, qui gravit les marches avec bien plus de vigueur que sa chétive silhouette ne l'aurait laissé penser. Sa canne d'ébène frappa chacune des marches avec un claquement sonore.

« Faites-la monter, Maurice, je vous prie, » répondit Nerissa d'une voix tranquille, parfaitement consciente du fait que Carlotta n'avait nul besoin d'un guide. À vrai dire, le vieux domestique aurait eu bien du mérite à la rattraper avant qu'elle arrive au boudoir, mais c'était sur de tels mensonges courtois que reposait la vie en haute société.

Après des politesses plus que lapidaires, Carlotta agrippa le pommeau de sa canne des deux mains et avança le buste. « Et donc, mon enfant, notre enjeu de ce soir... »

Elle laissa ses mots en suspens comme une proposition inconvenante, et Nerissa se prépara. Elle avait beaucoup réfléchi à ce nouvel enjeu. Elle se raidit, croisa ses mains devant elle avec grand soin, et parla d'une voix lente et claire, comme un élève récitant méticuleusement sa leçon. « Ce soir encore, je mise ma possession de votre choix.

— Ce qui a toujours été au plus profond de toi et qu'il n'appartient qu'à toi de donner ? »

Elle se contenta de hocher la tête. « De mon côté, j'aimerais jouer pour une dot pour Elizabeth. Une dot assez généreuse pour convenir à n'importe quel bon parti d'Ouestmarche.

— C'est d'accord. »

Elle fut frappée par le tranchant de sa voix. Et cet éclat dans ses yeux... « Affamé » était-il le mot juste ? Non, mais cette vigueur si juvénile avait dégénéré en ce qui ressemblait plus à une détermination revêche. Cela lui allait bien mal, et Nerissa se sentit profondément troublée par un tel changement d'attitude.

Carlotta tendit la main sans un mot et coupa les cartes d'un geste d'une élégante efficacité. Elle leva un œil et la lueur vive, presque fiévreuse qui animait son regard forma un contraste si incongru avec son visage ridé et empâté qu'une vague de panique monta chez Nerissa, qui détourna les yeux et se mordit la langue pour penser à autre chose. Carlotta prit une carte sur le haut de la pile.

Nerissa prit la sienne et la posa devant elle. Carlotta fit de même, et elles continuèrent jusqu'à en avoir trois chacune. Le silence planait lourdement. Carlotta finit par avancer la main et retourner le onze de lion, puis regarda Nerissa avec appétit. Cette dernière ressentit l'envie soudaine de balayer les cartes de la table, mais se contint. Priant pour ne pas trembler, elle prit une carte au hasard et dévoila l'archange de couronne.

« Oh, bonté divine. Quelle chance, » fit Carlotta. Elle sourit et fit claquer sa langue avec un agacement feint, mais Nerissa était certaine de distinguer une réelle et profonde contrariété dans sa voix. Elle était presque sûre de gagner, à présent. Elle se détendit. La seule question était maintenant comment négocier le montant exact de la dot une fois la partie terminée.

Carlotta retourna le neuf de couronne, et Nerissa répliqua immédiatement avec le trois de serpent. La vieille femme hésita pour la première fois depuis leur rencontre, la main juste au-dessus de sa dernière carte.

« Nous pourrions rester sur un match nul, proposa-t-elle, sourcil levé et voix de miel. Avec un enjeu si élevé, te donner une dernière chance de te retirer est la moindre des choses. »

Elle était gâteuse, Nerissa en était sûre à présent. Elle avait tiré la seconde plus haute carte du jeu et n'avait quasiment plus aucune chance de perdre, pourquoi accepterait-elle un match nul ? Et qui oserait se retirer d'une partie avant la dernière carte ? Avec horreur, elle se demanda si Carlotta comptait revenir sur son enjeu. Peut-être était-elle elle aussi criblée de dettes. Peut-être n'avait-elle jamais eu le moindre sou à donner à la famille, et tout cela n'était qu'un délire. Peut-être...

Mais peut-être que non. Nerissa comptait bien aller jusqu'au bout de la farce s'il y avait même le plus infime espoir de marier Élizabeth. Elle rendit à Carlotta son sourire courtois et bienveillant, et balaya l'idée d'un geste. « Et vous priver d'une chance de gagner ? Jamais. Vous pourriez parfaitement avoir l'archange d'étoile posé là. »

Carlotta regarda un instant la carte comme si elle envisageait réellement la possibilité d'avoir l'archange au bout des doigts. Puis elle la retourna avec une telle force qu'elle fit sursauter Nerissa.

Le deux de lion.

Elles rirent toutes les deux, de ce trille bien formaté qui servait à désamorcer les instants d'embarras et rassurer les gens en leur promettant que les convenances n'avaient pas été irrémédiablement enfreintes. Mais Nerissa sentit son corps se vider d'une tension comme d'un liquide fangeux, et Carlotta saisit férocement le pommeau de sa canne de sa main libre. Elle laissa l'autre un instant au-dessus de la carte, comme si elle pouvait toujours la retourner encore pour obtenir un résultat différent.

« Oh, ma chère Carlotta, vous m'avez fait sursauter, j'en... » Mais une fois de plus, la vieille se leva brusquement et sortit de la pièce sans un regard en arrière. Nerissa la suivit en se demandant comment aborder le sujet du paiement de la dot. Elle finit par se dire que si Carlotta comptait de toute façon se dérober à leur pari, elle n'avait rien à perdre, et que si elle comptait l'honorer, il fallait bien qu'elle aborde le sujet avant qu'elle n'arrive à la porte.

« Oui, alors, Carlotta. Parlons de...

— Non. »

Le mot resta suspendu derrière elle comme un nuage de poison, et Nerissa hoqueta. Carlotta se retourna vers elle juste devant la porte. « Non, nous ne parlerons pas. C'est à toi, dame Natoli, de réfléchir à l'enjeu. Et si tu veux que je revienne demain, je viendrai. Mais nous ne parlerons pas. »

Et elle sortit.

Nerissa regarda le carrosse s'éloigner dans le noir, le cœur lourd. Avait-elle fait tout cela pour rien ? Était-ce la dernière fois qu'elle voyait Carlotta ? Sa fortune n'avait-elle été qu'une cruelle illusion ? Elle serra les poings. Une dot pour Élizabeth, c'était tout ce qu'elle demandait. Même si le reste lui était enlevé elle pourrait garder la tête haute, forte d'avoir assuré une vie de confort et de grâce à sa sœur, qui n'avait guère pour elle que la grâce de ses traits et n'était préparée qu'à une vie de confort.

Elle resta le regard perdu dans l'obscurité, s'attendant presque à voir une dot apparaître miraculeusement, puis secoua la tête et se blâma d'entretenir d'aussi enfantins fantasmes. Carlotta ne reviendrait plus, Ashton ne reviendrait plus, tout était terminé et Élizabeth serait forcée d'épouser un vulgaire manant, si elle en trouvait un. Elle réfléchit aux possibilités et se dit qu'une nouvelle fournée de lettres à leurs divers créanciers pour implorer leur patience ne pourrait pas faire de mal, et qu'elle n'avait de toute façon aucune autre idée pour l'instant. Elle jeta un dernier regard dans la pénombre puis revint à l'intérieur et ferma la porte derrière elle.

« Maurice ? appela-t-elle, et le vénérable domestique apparut au coin de la pièce.

— Madame ?

— Montez une lampe dans mon bureau. J'ai des lettres à écrire. »

Elle entendit le mordant de sa propre voix et le regretta. Maurice lui était resté loyal jusqu'au bout, et elle ne devait pas laisser sa déception se muer en âpreté envers lui. « Merci, Maurice, » ajouta-t-elle, et il accueillit cette rare familiarité d'un élégant hochement

de tête, puis se retira dans le couloir.

Elle resta un moment dans l'entrée, répugnant à cette tâche où il lui faudrait supplier ses créanciers, et décida que rien ne pressait. Elle ne pourrait de toute façon rien écrire avant que Maurice ne revienne avec la lampe. Elle se sentait accablée, étouffée, comme un animal cerné par les chiens. Elle se demanda si en se figeant, en arrêtant complètement de bouger, elle pourrait repousser l'inévitable.

Elle entendit frapper, mais si doucement qu'elle crut d'abord l'avoir imaginé. Puis à nouveau, de façon plus forte, plus insistante. Son cœur bondit dans sa poitrine, et elle s'obligea à se ressaisir. Il n'y avait aucune raison de croire qu'il existât un quelconque lien avec son puéril fantasme de dot magique, ni que la réalité serait plus rose que lors du retour d'Ashton. Elle avança vers la porte tandis que l'on frappait toujours plus fort et, faisant fi des convenances, décida d'ouvrir elle-même.

Le garçon sur le seuil semblait à peine capable de produire tout ce bruit. Mais il ôta son chapeau, la salua d'un mouvement de tête et sortit une lettre de sa besace.

« Si vous voulez bien, m'dame, une lettre pour vous. » En la prenant, elle remarqua l'élégant sceau imprimé dans la cire qui, avec un ruban de soie noire, fermait la missive. Elle tendit une pièce au coursier, mais il eut un mouvement de recul. « Faites excuses, m'dame, mais je ne dois pas me faire payer. J'ai déjà eu ce qu'il faut. »

Elle sourit devant tant de sérieux et tendit à nouveau la pièce, mais le garçon leva les mains comme pour s'en protéger et elle perdit le sourire. « Non, m'dame, s'il vous plaît bien.

J'ai mes ordres. » Il avait manifestement peur et recula, les yeux braqués sur la pièce comme si Nerissa pouvait l'obliger à la prendre contre son gré. Qui donc avait pu dépêcher cet enfant avec de si terribles injonctions ? Quelle étrange idée. Elle essaya d'en rire, mais sa voix refusa de lui obéir.

Elle referma la porte et examina le sceau. Il s'agissait bien d'armoiries, mais elle ne les connaissait pas. Quelqu'un d'étranger à Ouestmarche ? Qui pouvait bien avoir motif à lui écrire... ?

Une boule d'effroi se forma dans son estomac lorsqu'elle se rendit compte qu'elle n'avait aucune idée des lieux où Ashton s'était rendu pendant tous ces mois, et s'il avait à nouveau emprunté de l'argent. Il pouvait fort bien exister de nouveaux créanciers, avec des noms prestigieux et assez d'aplomb pour envoyer très loin une lettre réclamant leur dû...

Hérissée par l'exubérance de sa propre imagination, elle rompit le cachet, tira le ruban, puis lut la lettre. D'abord avec appréhension, puis curiosité, et enfin avec un frémissement, le cœur plus léger qu'il ne l'avait été depuis des mois.

Une dot. L'impossible était arrivé : une dot pour Élizabeth. Elle bénit Carlotta et les anges qui l'avaient envoyée des Cieux, et appela sa sœur.

« Élizabeth ! Viens tout de suite ! »

Dans le silence de la maison, sa propre voix lui sembla étrangère, déplaisamment forte, presque choquante. Elle relut la lettre, mais il ne pouvait y avoir de doute : c'était bien le miracle promis. Elle avait joué tout ce qu'elle possédait, et gagné seule la chose au monde

qu'elle désirait véritablement.

« Nerissa chérie, que se passe-t-il donc ? » Élizabeth descendit l'escalier en trotinant, vêtue de son ridicule habit d'automne aux feuilles qui voltigeaient derrière elle. Nerissa en vit même quelques-unes s'envoler, détachées dans sa précipitation, et elle gloussa à l'image de sa sœur perdant son feuillage comme un arbre s'étiolant à l'approche de l'hiver. Mais elle se reprit, un peu perturbée par cette idée, et la gratifia de son sourire le plus aimable et bienveillant.

« Élizabeth, nous avons de très bonnes nouvelles. Apparemment, le vicomte – elle dut vérifier sur la lettre – le vicomte Delfinus est un de nos lointains oncles. Il vient malheureusement de décéder. » Elle s'efforça de prendre l'air grave, mais cela en valait peu la peine. « Mais avant de mourir, il a tenu à mettre quelques fonds de côté pour ses plus jeunes parentes non encore mariées. »

Elle s'interrompit pour laisser sa sœur exploser de joie, mais la jeune fille se contenta de la dévisager en attendant une explication. « Une dot, Élizabeth. Tu viens de recevoir une dot. Et très généreuse, en plus. »

Élizabeth se mit à glousser et battre des mains en sautillant comme une enfant réjouie et, pour une fois, Nerissa jugea peu important de contenir son effervescence. Tous ces mois passés à se restreindre, à économiser et mendier étaient enfin récompensés. Élizabeth allait pouvoir se marier, et Nerissa Natoli pourrait à nouveau se montrer tête haute devant la société d'Ouestmarche.

« Une dot ! Je vais être mariée comme il faut, à un vrai gentilhomme. » Élizabeth fit une pirouette dans un frémissement de feuilles, et Nerissa se retint de la gronder. C'était, après tout, un véritable instant de gloire. Qu'elle bondisse et frétille de joie si elle le désirait.

« Maurice ! » Élizabeth avait véritablement *hurlé*. Nerissa grimaça, mais avant qu'elle ait pu dire un mot, sa sœur lui avait pris les mains et s'était mise à babiller, le visage rayonnant de joie. « Est-ce que ce sera un soldat, aussi ? Il paraît que le capitaine Donne cherche une épouse, et c'est un fort bel homme. Ou un homme de la cour ? Raymond Haston a dansé avec moi la moitié de la soirée au bal de madame Whittington la saison passée, je crois que je lui plais. Et Céleste dit qu'il y aura plusieurs hommes du monde d'Entsteig qui feront la traversée pour la fête de madame Lancaster, et il y aura sûrement un beau parti parmi eux... »

Nerissa hocha distraitement la tête. Le temps de choisir un mari viendrait bien assez tôt, et elle adressa par-dessus l'épaule de sa sœur un sourire à Maurice, qui approchait aussi vite que possible, arborant un air inquiet, la lampe qu'elle lui avait demandée à la main.

« Oh, il faut absolument que je prévienne Maurice. Maurice ! » Élizabeth s'écarta si brusquement qu'elle manqua de percuter le vieux domestique, qui tendit la main pour la retenir, mais elle se prit le pied dans un pli mal cousu de sa robe et essaya de se raccrocher à son bras. Elle l'agrippa et lui fit perdre l'équilibre, et la lampe vint s'écraser au sol, laissant une petite flaque d'huile enflammée entre eux.

Nerissa hurla avant de se reprendre. Élizabeth et Maurice s'écartèrent prudemment

du liquide embrasé et la regardèrent comme des enfants pris en pleine bêtise. Elle essaya de réfléchir, mais resta un long moment fascinée par la danse des flammes. Puis elle finit par intimer au domestique : « Un balai. Allez chercher un balai pour étouffer le feu. » Il s'éloigna et elle vérifia qu'il n'y avait rien d'inflammable à portée de l'huile, puis se tourna à nouveau vers sa sœur qui frémissait de peur et d'excitation. Elle se força à sourire. « Ne t'inquiète pas, Élizabeth, tout ira... »

Elle s'interrompit en remontant jusqu'à la source de la fumée, sur l'ourlet du costume d'arbre. L'une des feuilles de parchemin se calcinait et elle vit une flamme jaillir, minuscule et frétilante. Le feu courut le long du papier et sauta sur une feuille voisine, et, avant que Nerissa ait pu s'arracher à sa transe, une demi-douzaine d'autres s'étaient embrasées. Elle hurla à nouveau, pour de bon cette fois, et contourna précipitamment la flaque de feu tandis qu'Élizabeth baissait les yeux et apercevait les flammes à son tour. Avant qu'elle ait pu arriver jusqu'à elle, la jeune fille poussa un cri de terreur et bondit dans l'autre direction, attisant le feu qui couvrait à présent la moitié de la robe. Nerissa lui courut après, mais elle était en pleine panique et fuyait dans le couloir en criant. Quand Nerissa la rattrapa enfin, la chaleur lui montait au visage, et elle se débattit violemment. Nerissa essaya de battre les flammes mais elles continuaient à grandir et elle n'arriva qu'à faire jaillir des escarbilles. Quand le feu s'enroula dans ses cheveux, Élizabeth hurla de douleur et s'arracha à l'étreinte de sa grande sœur, qui saisit la robe et tira de toutes ses forces. Les coutures cédèrent et le tissu se détacha d'Élizabeth, qui s'écroula au sol. Nerissa bondit à son côté et étouffa les flammes qui lui dévoraient les cheveux, écoeurée par l'odeur de la chair brûlée.

Elle avait immédiatement envoyé Maurice chercher les guérisseurs et, à son éternelle gratitude, ils étaient non seulement arrivés, mais arrivés vite. Ils s'étaient affairés au chevet d'Élizabeth pendant des heures et avaient pu sauver sa vie, mais non sa beauté. Elle avait le visage marqué de plaques rouges qui, d'après eux, se résorberaient en laissant des cicatrices. Elle n'avait plus de cheveux et son crâne était à moitié couvert de lésions suintantes et de chair calcinée. Elle avait perdu un œil et son sourcil coiffait incongrûment l'orbite vide. Les vestiges de ses lèvres étaient figés en un rictus narquois et tourmenté.

Nerissa était restée auprès d'elle jusqu'à l'aube, où les onguents et potions médicinales lui avaient enfin permis de sombrer dans un sommeil agité, et elle avait réfléchi à ses erreurs. Elle n'avait pas pris la vieille au sérieux, c'était plus qu'évident. Mais, surtout, Carlotta avait ruiné tout ce qu'elle avait essayé d'obtenir. Elle avait voulu cette dot autant pour elle-même que pour Élizabeth, comprenait-elle à présent, et elle serra les dents de rage. S'il n'y avait eu qu'elle, elle n'aurait jamais revu cette horrible femme ; elle se serait retirée dans une vie de pauvreté en se contentant de panser ses blessures. Mais elle ne pouvait supporter ce qui était arrivé à Élizabeth ; Carlotta avait joué de ses désirs contre elle et sa sœur en avait payé l'horrible prix, un prix qu'elle continuerait à payer tout le reste d'une hideuse vie si Nerissa ne trouvait pas un moyen, n'importe lequel, de la délivrer de ce sort.

Elle avait joué à deux reprises pour une fortune dont elle rêvait désespérément, et à

deux reprises la tragédie avait frappé ses proches. Cette vieille sorcière ne la duperait pas une troisième fois. Une résolution froide et amère se fit en elle, et elle sut quoi faire. Ce soir, elle serait prête. Ce soir, elle ferait monter l'enjeu. Et pourtant, ce soir, gagner ou perdre lui importerait peu.

Maurice écarta le bord des lourds rideaux de la chambre et observa la rue comme un vieil oiseau de proie du haut de son perchoir. Il se reprochait l'accident d'Élizabeth, et même si Nerissa avait fait de son mieux pour le rassurer, elle ne pouvait pas lui dire la vérité. Il prit donc position tel un soldat au front et guetta l'arrivée dans la rue de la calèche qu'ils attendaient tous deux. Et s'il trouvait étrange que Nerissa puisse recevoir et jouer aux cartes le soir de deux tragédies, il n'en dit mot.

Nerissa se força à ne pas reprendre de vin et réfléchit une fois de plus à l'arrivée imminente de Carlotta. Elle s'était bien dit qu'elle n'était pas *obligée* de rejouer contre la vieille mégère. Elle pouvait la laisser devant une porte close, même si, bien sûr, ce ne serait pas nécessaire : elle savait que Carlotta ne viendrait que si elle souhaitait la revoir. Et elle savait aussi qu'elle ne pouvait manquer de revenir si elle souhaitait la revoir.

Elle écouta le distant timbre d'une cloche qui marquait l'heure en ville et frémit. Elle se demanda de quel antre fétide avait bien pu sortir la mégère, et se rendit compte que ce qui était arrivé, quand elle avait gagné, était probablement loin d'être aussi terrible que ce

qui l'attendait si elle perdait. Les histoires racontées à voix basse de cœurs encore battants arrachés aux poitrines de victimes lui revinrent en mémoire, mais elle en chassa les sanglantes images ; Carlotta arriverait bientôt et elle avait besoin de rester concentrée. La vieille harpie était comme une sorte de démon dont il suffisait de prononcer le nom pour la faire apparaître, alors Nerissa en articula silencieusement les syllabes en s'imaginant invoquer un abject esprit diabolique du fond de sa fosse infernale.

« Madame, souffla Maurice, la voici. »

Le sourire amusé de Nerissa se figea en grimace d'amère détermination. « Très bien, Maurice. Faites-la entrer. » Elle se rassit en arrière et regarda à nouveau les cartes. Elles lui avaient offert deux victoires, et pourtant elle avait perdu toujours plus à chaque fois. Mais ce soir, ce serait différent, se dit-elle en se versant un nouveau verre de vin. Ce soir, si tout se passait comme prévu, vider les toutes dernières bouteilles de la maison n'aurait plus d'importance, songea-t-elle en sirotant le breuvage épicé. Évidemment, face à cette sorcière, ce démon ou autre, rien ne garantissait que tout se passe comme prévu. Mais elle était déterminée. Elle avait pris sa décision, et il était maintenant temps d'aller jusqu'au bout du jeu. Poster Maurice à la fenêtre avait été son premier coup de la soirée : cette fois, elle ne serait pas prise au dépourvu.

Mais au lieu de coups frappés à la porte, elle entendit le dur claquement de cette horrible canne d'ébène sur le marbre des marches. Maurice n'aurait jamais pu descendre ouvrir si vite et, de plus, elle n'avait pas entendu la grande porte de chêne pivoter sur ses gonds. Mais Carlotta était bien là, chez elle, déjà engagée dans son escalier et approchant à

chaque heurt impatient de la canne sur les marches.

Elle écouta le bruit de son ascension et son arrivée à la porte, suivie par Maurice. Carlotta fit irruption dans la pièce et le domestique l'annonça un peu futilement : « Madame Carlotta. » Nerissa prit soin de ne pas se lever pour accueillir son invitée et se lova dans sa chaise. Elle sentait que Carlotta était aussi anxieuse de jouer qu'elle, et avait décidé que, cette fois, ce serait à elle de la solliciter.

Carlotta ne sembla pas relever l'affront, mais Nerissa connaissait trop bien le jeu social pour y croire. La femme s'assit avec un grognement, mains serrées sur sa canne. Nerissa releva enfin les yeux des cartes et lui adressa un sourire pincé.

« Du vin ? »

Carlotta lui rendit son sourire, presque imperceptiblement. « Merci, non. »

Elles se dévisagèrent et elle examina son adversaire. La veuve aux joues roses qu'elle avait rencontrée dans la calèche était bien loin ; elle avait les joues creusées, les lèvres fendues, les dents... plus pointues ? Ses yeux brillaient d'une avidité dévorante, et Nerissa se dit soudain que les deux derniers soirs devaient avoir été épuisants pour cette si vieille créature. Elle avait travaillé dur pour apporter une souffrance horrible à cette maison, et n'avait encore rien reçu en retour. Elle prit une nouvelle gorgée de vin, laissant planer le silence. Sa mère lui avait appris que révéler l'étendue de ses attentes à un adversaire était une grave erreur : tout impératif était une faiblesse. Mais à voir seulement les mains ridées de Carlotta s'enrouler et courir impatientement sur le pommeau de sa canne, elle voyait que

la créature avait un grand besoin de la partie de ce soir. Fort bien. Voilà un ressort dont elle pourrait jouer.

Elle prit son coffret à bijoux et l'ouvrit pour en montrer le contenu à Carlotta. « Pour l'instant, nous n'avons joué que mots et promesses, mais j'ai ici de l'or et des diamants. Êtes-vous sûre de ne pas vouloir choisir un enjeu plus... substantiel ? »

Un éclair d'affolement traversa les yeux de Carlotta et sa mâchoire se raidit brièvement avant de former un sourire mielleux : « Non, trésor. Ça n'ira pas. Si tu veux que je t'accorde ton vœu le plus cher, tu dois me proposer ton bien le plus précieux. » Elle se lécha les lèvres avec une précision reptilienne, et Nerissa eut l'image fugace d'une langue fourchue et sifflante avant d'acquiescer.

Voyant cela, Carlotta eut un nouveau sourire, sincère cette fois, mais narquois. « Et que jouons-nous, ce soir ? Quel est ton vœu le plus cher, aujourd'hui ? »

Nerissa n'eut pas de mal à sourire à son tour mais son cœur s'emballait, son cœur qu'elle ne doutait plus de voir la sorcière lui arracher si elle perdait. Elle choisit ses mots avec soin mais les enroba de frivolité. « Oh, mais seulement qu'Élizabeth retrouve bonheur et beauté. »

Carlotta prit une inspiration pour répondre, mais Nerissa la coupa aussitôt, doigt levé. « Mais ce soir, je ne jouerai qu'à une condition : qu'Élizabeth retrouve bonheur et beauté pour la durée de notre partie, jusqu'à ce que je retourne ma dernière carte. »

La vieillearde lui lança un regard interdit. « Tu veux récolter l'enjeu avant de l'avoir

gagné ? C'est absurde.

— Si vous avez le pouvoir de m'accorder ce que je veux, vous avez celui de me le reprendre si je perds, rétorqua Nerissa avec un sourire onctueux. Tout ce que je demande, c'est qu'Élizabeth puisse vivre belle et heureuse quelques instants. Sauf, bien sûr, si vous préférez jouer pour un enjeu plus... raisonnable ? » Elle désigna le coffret à bijoux d'un geste alangui, et Carlotta secoua la tête, l'expression déchirée entre colère et inquiétude.

« Non, bien sûr que non. Mais tu en demandes trop. On ne peut pas jouir de l'enjeu avant de l'emporter. »

Nerissa était en équilibre sur un fil protocolaire, entre l'obstination de son adversaire à obtenir ce qu'elle voulait et la faim qui la tenaillait manifestement. Elle sourit avec une facilité née de l'habitude et jaugea l'éclat d'incertitude dans le regard de Carlotta, le tressaillement de ses doigts, la posture avide de ses épaules. Elle incarnait le besoin, même si elle cherchait à le dissimuler.

Elle fixa longuement la vieille femme, puis haussa les épaules comme en geste d'abdication et, désignant à nouveau le coffret à bijoux, inclina la tête avec effronterie pour la défier d'accepter ses bibelots.

Carlotta, fulminante, montra les dents.

« D'accord. »

Elle claqua des mains et Nerissa ne put réprimer un hoquet. Les lumières avaient

vacillé un bref instant et, dans l'ombre, les yeux de Carlotta avaient lui comme des braises. Elle eut un rictus de triomphe carnassier et Nerissa dut lutter pour garder son sang-froid ; la vieille était encore plus fripée et décrépite qu'auparavant, mais avait l'air plus dangereuse que jamais.

Aussitôt, un martèlement de pieds nus monta du couloir. Carlotta soutint le regard de Nerissa, une pointe d'arrogante satisfaction effleurant ses lèvres. Nerissa lui rendit un sourire bienveillant, comme à un invité particulièrement apprécié lors d'un grand dîner. Son estomac se tordait douloureusement, mais son visage rayonnait d'affabilité superficielle.

La porte s'ouvrit brusquement, mais aucune d'entre elles n'esquissa le moindre geste. Élisabeth courut vers Nerissa, vêtue d'une simple chemise de nuit, tresses d'or tombant sur les épaules et plus belle et radieuse que jamais.

« Oh, Nerissa, j'ai fait un drôle de rêve. J'étais... euh... Oh là là. » Elle gloussa et porta la main à sa bouche. « Zut, j'ai oublié. »

Nerissa finit par lever les yeux vers elle, tournant la tête avec une nonchalance calculée. « C'est très amusant, Élisabeth. Mais tu dois m'excuser, je reçois une invitée importante. »

Élisabeth sembla apercevoir Carlotta pour la première fois et eut un léger mouvement de recul. « Oh, je suis navrée de vous interrompre. Qu'est-ce qui m'a pris ? » Elle semblait désarçonnée, terrifiée par la vieille mais trop fascinée pour se dérober.

« Je... Je vous laisse ? »

Carlotta la regarda et elle se réfugia derrière le dossier de Nerissa. « Oui, Élizabeth, souffla-t-elle en serrant les doigts sur le pommeau de sa canne. Dis au revoir à ta sœur. »

Nerissa plissa les yeux et vit Carlotta arborer un rictus ouvertement cruel, toute affectation oubliée. Elle la fixa longuement, puis se tourna vers sa sœur avec un sourire chaleureux et aimant. « Au revoir, Élizabeth, » murmura-t-elle.

Cette dernière recula instinctivement d'un pas. Puis elle répondit : « Au revoir, » d'un ton incertain et sortit de la pièce, presque en courant.

« Bon. » Carlotta coupa le jeu et Nerissa, après une brève hésitation, tira une carte. Quand les six furent posées sur la table, elle eut un nouveau moment de doute mais le chassa, déterminée à aller jusqu'au bout. Elle dévoila la carte de droite et réprima un geste de satisfaction en voyant l'évêque d'étoile. Carlotta fit claquer sa langue en signe d'agacement et retourna le cinq de serpent. Elle la regarda avec une voracité non dissimulée, et Nerissa dut s'empêcher de reculer.

Elle avança une main incertaine et prit la carte de gauche. Carlotta gloussa grossièrement : le deux de lion ne lui serait pas d'un grand secours. Nerissa jeta alors un coup d'œil furtif en direction du coffret à bijoux, tandis que la vieille femme laissait planer ses

doigts au-dessus des deux cartes restantes. Elle en choisit enfin une.

Et caqueta de joie en reposant l'archange d'étoile. Elle gloussa et sautilla sur sa chaise. Nerissa était sonnée : c'était la plus haute carte du jeu. Elle baissa les yeux sur celle qui lui restait, sachant que cela n'avait plus d'importance.

Quoique...

« Allez, trésor. » Carlotta ne prenait plus la peine de dissimuler sa malice. « Retourne-la. Mettons fin à cette histoire. » Son sourire n'était plus que gloutonnerie, et Nerissa se prit à se demander comment cette vieille sorcière s'y prenait pour vous ravir le cœur. Est-ce qu'elle l'aspirait par votre bouche ? Vous ouvrait la poitrine de ses doigts crochus ? Ou se contentait de mordre directement sa proie, tel un rat aux monstrueuses proportions ?

Elle secoua la tête pour chasser ces horreurs et sourit à Carlotta. « Bien sûr, il n'est pas trop tard pour déclarer un match nul. Ou pour modifier l'enjeu... » Elle prit à nouveau le coffret en main et caressa du doigt le saphir du peigne, puis les gemmes ornant le manche du stylet.

« Non. Tu as donné ton accord, et tu as perdu. Alors retourne la dernière carte et finis de jouer.

— Oui, acquiesça Nerissa d'une voix claire et ferme. Finissons-en. »

Et d'un geste rapide, elle tira le stylet de son fourreau. Carlotta rugit ; elle leva sa

canne pour parer le coup et une flamme surnaturelle se mit à danser autour de l'ébène. Mais Nerissa fit pivoter l'arme et plongea la lame dans sa propre poitrine. Une gerbe écarlate jaillit vers les cartes et Carlotta fit un pas en arrière en mugissant de rage. Le sang frais continua à gicler sur la table avec une vigueur décroissante, jusqu'à ce que les yeux de Nerissa se révulsent et qu'elle retombe sur sa chaise. Son corsage brodé continua à s'imprégner de rouge.

Carlotta resta assise un long moment, le souffle court, faisant courir sa langue fourchue sur des lèvres écailleuses. Son regard allait du cadavre encore tiède à la partie restée inachevée sur la table.

Quelque part dans la maison, elle entendit le bruit sourd du trottement d'Élizabeth, et se souvint avec une amertume croissante que le sort qu'elle lui avait lancé était fait pour durer jusqu'à la fin de la partie. Elle feula de colère et leva la main vers la dernière carte de Nerissa, mais s'interrompit. Le geste serait futile. Les règles du jeu étaient posées. Immuables.

*Jusqu'à ce que je retourne ma dernière carte, avait dit Nerissa.*

Avec peine, elle se leva, lourdement appuyée sur sa canne.

« Bien joué, trésor. Très bien joué. »

Elle tourna le dos aux cartes maculées de sang et, d'un pas lent et laborieux, sortit.